

LYCÉE IMPÉRIAL LOUIS-LE-GRAND

VERS LUS

AU

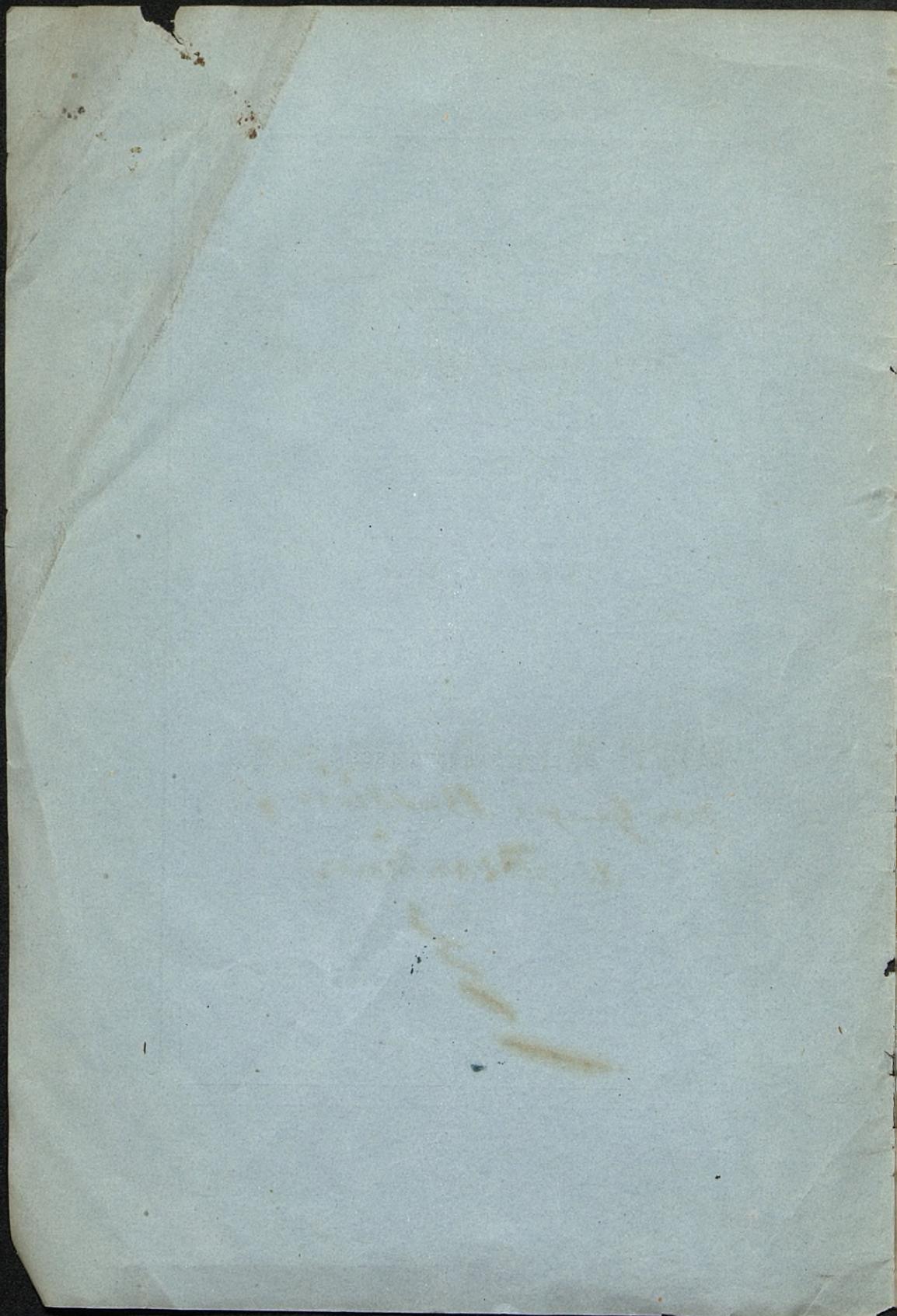
BANQUET DE LA SAINT-CHARLEMAGNE

LE 31 JANVIER 1868

par Georges Bussière,  
de Brantôme



Z  
11



Bussière

LYCÉE IMPÉRIAL LOUIS-LE-GRAND

VERS LUS

AU

BANQUET DE LA SAINT-CHARLEMAGNE

PL 241

LE 31 JANVIER 1863



E.P.  
PZ 241  
C0002810255

## PRÈSENT ET PASSÉ

---

Après de gais propos, et surtout après boire,  
L'homme le plus poltron se sent fort et vaillant.  
Le vin vous a donné du cœur, j'aime à le croire;  
Amis, pour l'éprouver, écoutez une histoire,  
Une histoire de revenant.

Quand nous avions cinq ans, nous tous tant que nous sommes,  
Accroupis au foyer dans les froides saisons,  
Nous entendions conter que les esprits des hommes,  
Souvent, après leur mort, déguisés en fantômes,  
Hantaient les vieux châteaux et les vieilles maisons.  
Depuis lors, s'est accru mon âge et ma sagesse;  
Et pourtant devant vous j'avoûrai sans faiblesse,  
Dût ma sorte franchise exciter vos mépris,  
Que je crois... oui, vraiment! que je crois aux esprits.  
Après tout, des cerveaux soi-disant raisonnables  
N'ont-ils pas de nos jours commerce avec les diables

Or, pour ne rien cacher, messieurs, depuis longtemps,  
L'air un peu décrépit de notre vieux lycée  
Éveillait en mon âme une noire pensée :  
Je vous soupçonnais fort, ô caducs bâtiments,  
De donner maintes fois asile aux revenants.  
Molière, Crébillon, Rollin, Gresset, Voltaire,  
De l'immortel collège immortels écoliers,  
S'ennuyant chez Pluton, qu'ont-ils de mieux à faire  
Que de venir ici revoir leurs héritiers ?

Le mois passé (malgré mon début fantastique,  
Foi de gascon ! messieurs, le conte est authentique),  
J'étais seul à l'étude, un soir, lorsqu'en un coin  
Je vis rôder sans bruit et sans cérémonie  
Un de ces revenants de bonne compagnie :  
Je reconnus Voltaire à son souris malin.  
— « Pourquoi fuis-tu ? dit-il, tu me prends, j'imagine,  
Pour le démon du grec ou de la discipline.  
Cependant j'erre ici plus souvent qu'aux enfers ;  
En dépit du Léthé, j'aime encor cette enceinte,  
Qui vit mes plus beaux jours et mes plus mauvais vers ;  
Et pourtant, cher ami, je te le dis sans feinte,  
Dieu sait les châtiments qu'en ces lieux j'ai soufferts !  
Voici le vieux cachot où les Révérends Pères  
Faisaient gronder sur moi leurs sinistres colères,  
Où, sauf à voir gaiement mon supplice augmenté,  
Mes doigts, encor saignants des coups de la férule,  
Barbouillaient sur la porte un quatrain ridicule,  
Comme un appel sanglant à la postérité.  
Mais vous, mes beaux messieurs, vous, notre descendance,  
Sans craindre master Fouet, maintenant, mes amis,

Vous osez, après nous, mener une existence  
Qu'environnent à ces lieux les saints du paradis !

— Holà ! fis-je étonné, je crains, seigneur Voltaire,  
Que vous n'ayez changé d'avis sur le bonheur :  
Le bonheur en ce monde est chose très-légère,  
Et dans nos murs surtout légère est sa faveur.  
Rarement il paraît : quelquefois quand nos maîtres  
S'éclipsent d'aventure ou nous tournent le dos,  
Il vient en souriant s'ébattre à nos fenêtres ;  
Mais il n'entre jamais : il a peur des barreaux.

— Ah ! cher ami, tout passe. Adieu ces jours prospères  
Où nous vivions ici plus heureux que des rois.  
Parlez-moi de ces temps où les Révérends Pères,  
Oubliant d'allumer du feu dans les jours froids,  
Réchauffaient à plaisir de coups disciplinaires  
Ceux qui se permettaient de souffler dans leurs doigts !  
Parlez-moi, parlez-moi de ces jours de bombance,  
Homériques festins de beurre et de radis,  
Où, souvent régaliés d'une étique abstinence,  
Nous mangions gravement d'une avare pitance,  
En l'honneur du Carême et des saints Vendredis !  
Aujourd'hui le traiteur est plein de complaisance,  
Il vous sert des gateaux, et le vin du cellier,  
Qui grattait rarement notre sage gosier,  
Se permet de couler chez vous... en abondance.  
Allez donc soupirer sur votre affreux destin,  
Allez de vos tyrans gourmander la rudesse,  
Vous tous que chaque soir, après un vrai festin,  
Reçoit d'un petit lit la flexible mollesse,  
Digne de faire envie au prélat du Lutrin !

Allez vous lamenter et mordre votre chaîne,  
Infortunés captifs, vous qui, chaque semaine,  
Ordonnez au portail d'ouvrir ses deux battants !  
De nos jours, on sortait une fois tous les ans.  
On fait fi maintenant de ce vieux rigorisme ;  
La férule et le fouet sont frappés d'ostracisme,  
Et pourtant tu gémis ! Ah ! je m'en aperçois,  
Les enfants sont encor plus enfants qu'autrefois.

— Je sais, maître Arouet, que c'est votre habitude  
D'aller contre l'avis des gens à tout propos.  
Mais je vais vous prouver . . . » Il sourit à ces mots,  
Et se mit à fouiller tous les coins de l'étude.

Couchés sur des cahiers, quelques livres épars  
Dormaient oisivement en attendant l'aurore.  
Les uns, sous la poussière, à l'abri des regards,  
Cachaient modestement leur savoir vierge encore ;  
De ça, de là pourtant, de superbes élus  
Témoignaient par écrit qu'ils avaient été lus.  
C'était un résumé d'histoire ou de physique,  
Une philosophie en tableau synoptique,  
Des recueils d'éloquence, et d'amples manuels,  
Enfin, beaucoup d'auteurs, et fort peu d'immortels.

— « Et Lucrèce ? et Virgile ? et Racine ? et Molière ?  
Que font-ils ? où sont-ils ? cria mon compagnon.

— Un petit coin, lui dis-je, obtenu par prière,  
Leur sert ici d'asile en leur morte saison.

— Ainsi, s'écria-t-il, ces trésors de science,  
Comme de vains fardeaux, sont dédaignés par vous !

Vous êtes, j'en ai peur, mieux partagés que nous  
En fait de bonne chère ainsi que d'ignorance.

— Je vous trouve, monsieur, le ton bien absolu.  
Apprenez que le ciel nous fit une mémoire  
Qui digère en un mois mille dates d'histoire :  
L'on apprend tout chez nous, hormis le superflu.  
Quoi ! nous savons les tours de l'art syllogistique  
Et les règles du beau par ordre alphabétique,  
Nous récitons par cœur tous les rois Visigoths,  
Nous avons un diplôme, et nous sommes des sots !

— Un diplôme ! un diplôme ! Ah ! mon cher, ta science  
Par ce bel argument me réduit au silence.  
Tel n'a jamais rien su, mais veuillez l'oublier,  
Chapeau bas ! car il vient d'être fait bachelier.  
Oh ! le siècle divin ! il est d'une sagesse  
A donner des leçons aux sept sages de Grèce.

— Laissez-là, laissez-là vos Grecs et vos Romains :  
Parlez-en aux marmots, qui font des vers latins.

— Et voilà ce qu'on dit dans le siècle où nous sommes !  
Vous dinez mieux que nous, amis ; mais de mon temps  
On faisait des savants pour en former des hommes.  
Aujourd'hui, foin du reste, et vivent les diplômes !  
Et l'on souffre cela depuis plus de trente ans !  
Le baccalauréat ! oh ! l'idée est sublime :  
Grâce à lui, comme on dit, l'*extra* devient un crime,  
La machine un savant, et le savant un sot,  
Et l'humaine mémoire un immense entrepôt,  
Où l'écolier-maneuvre entasse à large pelle  
De tous les rudiments la masse telle quelle....

Ce discours, je le vois, mon cher, ne te plait pas,  
Adieu donc, je te quitte et m'en vais de ce pas  
Conter notre aventure à mon ami Molière.

— Adieu ; ne reviens pas surtout, malin Voltaire,  
Rire à trop bon marché d'un chétif écolier...

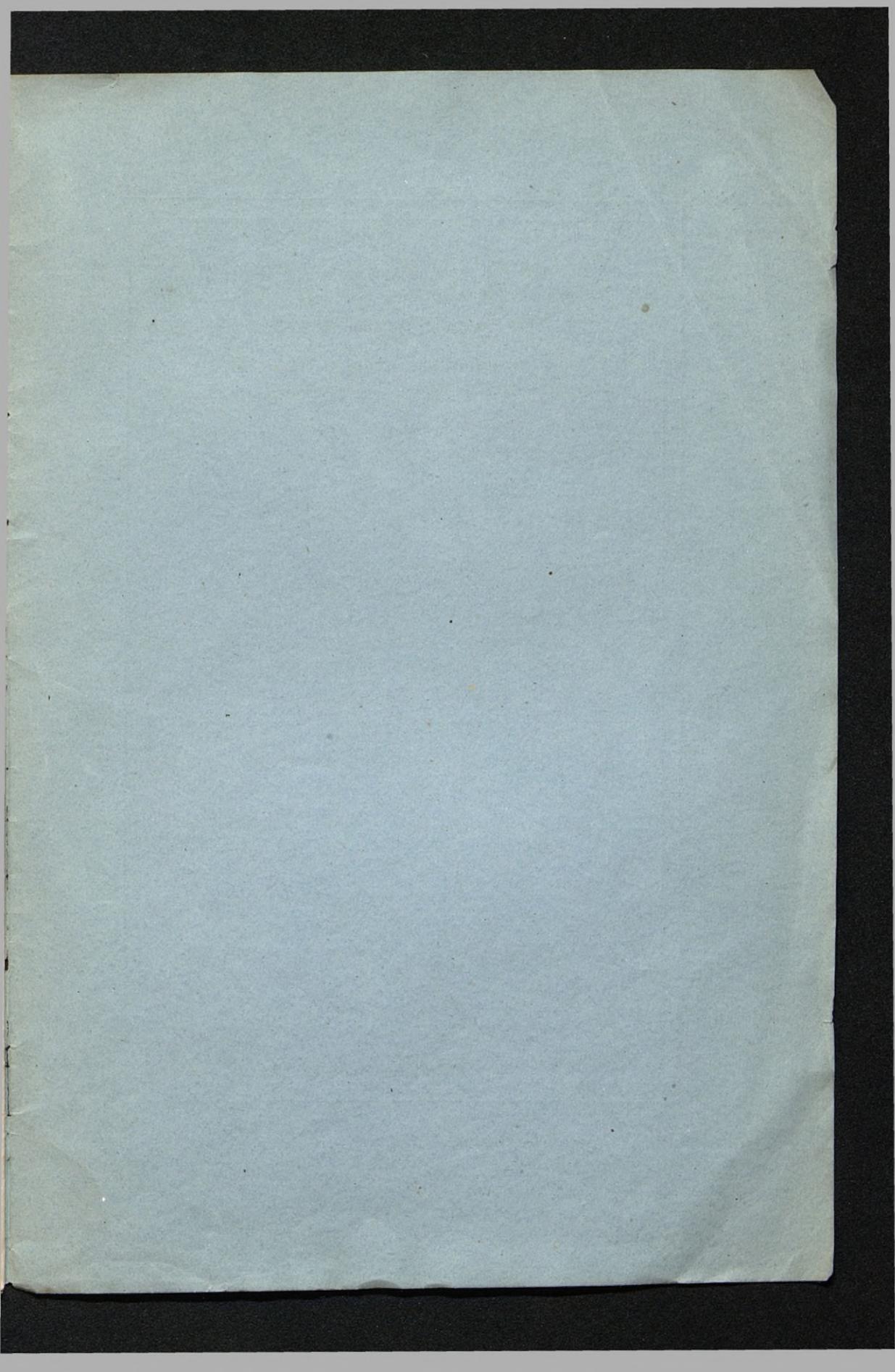
— Ne crains rien ; que ferais-je à présent sur la terre,  
Moi qui ne suis pas bachelier ? »

GEORGES BUSSIÈRE.

Logique (Lettres).

Paris, le 31 janvier 1863.







VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERC.

P  
2